14e Année. N° 3. 17 Janvier 1847.

On s'abonne à Paris,
97, rue Richelieu;
Dans les départements et à l'étranger, chez tous les marchands de musique, les libraires et aux bureaux des Messageries générales.

Le Journal paraît le dimanche.

REVUE
ET
GAZETTE MUSICALE
DE PARIS

Prix de l'Abonnement:
Paris, un an . . . . . 24 fr.
Départements. 29 60
Etranger. . . . . 38 »

Annonces.
50 c. la ligne de 28 lettres p. 1 fois.
40 c. . . . . pour 3 fois.
25 c. . . . . pour 6 fois.

SOMMAIRE. La musique d'autrefois et la musique d'aujourd'hui; par ÉDOUARD FÉTIS. — Coup d'œil musical sur les concerts de la saison; par H. BLANCHARD. — Nouveauté à Dijon; par MAURICE BOURGES. — Albums de 1847; par H. BLANCHARD. — Bibliographie musicale. — Correspondance particulière: Marseille. — Nouvelles. — Annonces.

Salons de MM. PLEYEL et Cie, rue Rochechouart, 30.

PREMIER CONCERT

OFFERT PAR LA

REVUE ET GAZETTE MUSICALE DE PARIS

A SES ABONNÉS,

LE DIMANCHE 17 JANVIER 1847, A 8 HEURES DU SOIR.

PROGRAMME:

1° Quatuor de Mozart, en *ré*, exécuté par MM. Alard, Armingaud, Casimir Ney, Delédicque et Chevillard.

2° Air de **Robert-le-Diable** (Évocation des nonnes), chanté par M. Levasseur.

3° Fantaisie sur **Don Juan**, par Thalberg, exécutée par le jeune Alfred Jaell.

4° Grand air du deuxième acte de **Robert-le-Diable**, chanté par Mme Gras-Dorus.

5° Cavatine de **Robert le Diable** et valse, jouées sur l'hydromatlauphone, par M. Mattau, avec accompagnement de harpe.

6° Solo de hautbois, exécuté par M. Verroust.

7° Couplets du **Lazzarone**, chantés par Mme Gras-Dorus.

8° Étude en *fa* dièze, de Charles Mayer, } exécutées par Alfred Jaell.
Pompa di Festa, de Willmers, }

9° Air des **Huguenots** (Pif, paf, pouf), chanté par M. Levasseur.

10° Sérénade de Beethoven, exécutée par MM. Alard, Armingaud, Casimir Ney et Chevillard.

Avec le numéro prochain, nos abonnés recevront deux morceaux de piano: une TARENTELLE, de Sowinski, et POMPA DI FESTA, de Willmers. Ce soir, nos abonnés entendront ce dernier morceau exécuté par le jeune Alfred Jaell. — Avec le numéro suivant, ils recevront la première livraison de l'ouvrage de M. Fétis: La Musique mise à la portée de tout le monde.

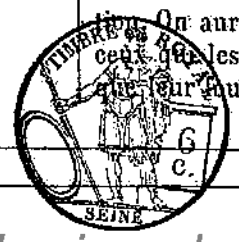
Le défaut d'espace nous force d'ajourner à dimanche prochain la suite du feuilleton: les Sept Notes de la gamme.

LA MUSIQUE D'AUTREFOIS
ET LA MUSIQUE D'AUJOURD'HUI.

On affecte de croire qu'il n'y a rien de beau et de bon que ce qui date de notre siècle, ou plutôt de l'année, du jour où nous vivons. S'il fallait en croire les progressistes en fait d'art, les génies de notre temps auraient seuls produit de véritable littérature, de véritable peinture, de véritable musique. On parle sans cesse des pas immenses (immense est un mot en faveur) que nos grands hommes auraient fait faire aux arts. Quel est le but des arts, si ce n'est de créer chez l'homme des émotions de diverse nature, mais surtout d'une nature agréable? Il s'agit donc de savoir, pour pouvoir mesurer l'étendue des progrès qu'a pu faire la musique, si les émotions causées par les productions actuelles de cet art sont plus agréables que celles qu'éprouvaient nos pères à l'audition des œuvres de leurs compositeurs. Toute la question est là; je vais l'examiner.

Comme ils étaient bienvenus les ménétriers qui allaient de castel en castel chanter les exploits guerriers, les miracles, les aventures d'amour! Les ponts-levis s'abaissaient devant eux; ils s'emparaient, la viole, le luth ou le rebec à la main, de châteaux-forts hérissés d'archers. Ils rompaient la monotonie de l'existence inoccupée des nobles dames; aux hommes ils procuraient un délassement à leurs travaux guerriers. Leur séjour dans le manoir féodal était considéré comme une bonne fortune. Accueillis avec empressement, ceux qui étaient habiles en leur art et qui avaient réjoui leurs hôtes par des chansons *moult plaisantes* se retiraient comblés de cadeaux. On jette aujourd'hui des bouquets aux chanteurs et aux exécutants. L'admiration des auditeurs se traduisait parfois en témoignages plus significatifs. Il n'était pas rare qu'un seigneur châtelain se dépouillât d'une robe de prix pour en couvrir le ménétrier dont les chants l'avaient ému.

Plus tard la connaissance de la musique cessa d'être plus exclusivement le partage de ceux qui en faisaient profession. Les gens de haut rang apprirent de cet art tout juste ce qu'il en fallait savoir pour prendre part aux concerts de famille qui souvent suivaient le repas. Au dessert on apportait les petits cahiers contenant les différentes parties des madrigaux et des chansons que les compositeurs du temps écrivaient spécialement pour cet usage. Les uns chantaient; les autres jouaient des parties d'instrument, de la viole, de la flûte, du psalterion. Des miniatures et des gravures du temps nous ont donné la représentation de ces concerts, qui terminaient gaiement les repas, et maintenaient les convives dans une belle humeur, favorable à la digestion. On aurait tort de mettre en doute le plaisir que causaient à ceux qui les exécutaient et à leur auditoire les petits morceaux que leur fournissait le génie des maîtres du temps. Le génie!



© Biblioteca Nacional de España

vont s'écrier les progressistes dont je parlais tout-à-l'heure. Y en a-t-il dans de si petites choses? Oui, vraiment; Rolland de Lattre, Créquillon, Jean Mouton, Ciprien de Roze, Josquin-des-Près, avaient du génie; ils n'en avaient pas moins que Beethoven, que Rossini et que Weber. Ils le manifestaient sous une autre forme, à l'aide des moyens que comportait l'art de leur temps, et dans la proportion des besoins de leurs contemporains : voilà toute la différence.

Lorsqu'elle fut associée à la représentation des actions dramatiques, la musique vit agrandir son domaine. C'est là vraiment une conquête, un progrès. Depuis les premières pastorales en musique, l'opéra subit bien des modifications. A chaque forme nouvelle que lui donnaient les auteurs jaloux de faire, non pas précisément mieux, mais autrement qu'on n'avait fait avant eux, on cria au miracle; on se demanda comment on avait pu se complaire aux choses faites dans le précédent système. C'est ainsi qu'en regardant des gravures de mode d'il y a vingt ans, on ne comprend pas qu'on ait pu s'affubler d'habits semblables à ceux qu'on y voit représentés. Il fut un temps, heureux temps pour les directeurs de spectacle, où trois petits opéras comiques en un acte paraissaient au public remplir suffisamment toute une soirée. On courait voir *le Tableau parlant*, précédé de *Sylvain* et suivi de *Maison à vendre*, et l'on sortait d'une représentation composée d'éléments aussi simples avec une satisfaction égale à celle que laissent après elles les grandes machines dramatico-lyriques de notre époque.

Et la chanson, qui n'existe plus, combien n'est-elle pas regrettable! Jadis chaque pays avait ses airs nationaux; chaque province avait ses chansons. On avait les chansons du Poitou, de l'Auvergne, de la Bretagne, de la Bourgogne, de la Saintonge, du Bonbonnais, etc. Les unes ne ressemblaient point aux autres; toutes avaient un caractère différent, conforme à la physionomie de la population, dont elles formaient le répertoire musical. Un collecteur intelligent avait imaginé de rassembler les chansons qui avaient été faites sur les événements, grands et petits, du XVIII^e^ siècle. Son ouvrage était intitulé : *Nouveau siècle de Louis XIV et de Louis XV*. « Cette idée, dit La Harpe, est prise dans le caractère français; on n'aurait pas imaginé chez les Romains, ni même chez les Athéniens, aussi légers que les Romains étaient sérieux, de trouver leur histoire dans leurs chansons. Celles d'Horace et d'Anacréon n'ont pour objet que leurs plaisirs et leurs amours; les guerres civiles et les proscriptions n'ont point été chez les anciens des sujets de vaudevilles. » Les Français avaient alors une physionomie à eux. Ils empruntent aujourd'hui celle des nations voisines, et ils s'en félicitent comme d'une conquête. Parcourez l'Europe entière; vous entendrez chanter partout les mêmes airs, les airs des compositeurs et des opéras en vogue à Paris. Allez dans d'autres parties du monde, en Amérique et en Afrique; ces morceaux vous poursuivront encore. Cette désolante monotonie est le fruit de la civilisation moderne.

La chanson de table avait bien son mérite, il faut en convenir. Quand au dessert le vin empourprait le visage des convives, quand venait le moment où l'influence du liquide généreux portait à une franche expansion ceux qui en avaient usé ou peut-être abusé, alors quelques uns se levaient et chantaient tour à tour de joyeuses chansons, qui faisaient battre et les mains et souvent aussi les cœurs; car, sous de transparentes allusions, perçaient dans maint couplet des sentiments patriotiques. Dira-t-on que ce n'était pas là de la musique? Pas tout-à-fait peut-être; mais c'était quelque chose qui y ressemblait : c'était de la mélodie et du rhythme. Cela ne valait-il pas les discours politiques et économiques qui terminent si gravement, si tristement, les banquets d'aujourd'hui? Cela ne valait-il pas les *speeches* sur le libre échange? Ceux qui, d'une voix plus ou moins assurée, entonnaient de joyeux refrains s'imaginaient qu'ils chantaient. Que ce fût réalité ou seulement illusion, le résultat pour eux était le même.

On publie dix fois plus de musique de piano qu'il y a trente ans. « Voyez, dit-on, quels progrès a faits l'art! il n'y a plus de ménage, fût-ce celui du plus petit bourgeois, où l'on ne trouve un piano. Cet instrument fait, de toute nécessité, partie du mobilier de toutes les familles; on en rencontre jusque dans la loge des portiers. » Je conviens du fait, car il est constant; mais songe-t-on à placer en regard du tableau des envahissements du piano, celui de la décadence des autres instruments? Si le piano pénètre partout, en revanche, le violon, la flûte, le violoncelle, la harpe, qui étaient jadis cultivés par un grand nombre d'amateurs, sont complétement tombés en désuétude. Quel est l'homme qui oserait dire aujourd'hui qu'il joue de la flûte, de la guitare ou du flageolet? Assurément je ne comparerai aucun de ces instruments au piano; mais on se tromperait si l'on croyait que celui-ci les ait complétement remplacés. Beaucoup de jeunes gens prenaient sur leurs moments de loisir le peu de temps qu'il fallait pour devenir d'une certaine force sur un de ces faciles instruments; ne pouvant point consacrer plusieurs heures chaque jour aux études longues et fastidieuses que réclame le piano, ils aiment mieux renoncer à devenir musiciens. Il fut un temps où l'on vendait d'énormes quantités de musique, ouvertures et partitions entières d'opéras, arrangée pour deux flûtes, deux violons, deux guitares, deux flageolets. Le débit de ces sortes d'arrangements a dû diminuer considérablement en province; il est devenu complétement nul à Paris. Il s'agit de savoir si l'augmentation de la musique de piano compense la perte faite sur toute l'autre musique. J'ai la conviction qu'il n'en est point ainsi. Je n'envisage pas seulement la question au point de vue commercial, qui, pour moi, n'est que très secondaire. Les amateurs qui ont cessé de jouer de la flûte et de la guitare, depuis qu'on s'est mis à tourner en ridicule ces instruments et ceux qui en jouent, ont perdu des jouissances très réelles. Je conviens que l'arrangement de *Guillaume Tell* et de *Robert-le-Diable* ne peut donner qu'une idée excessivement imparfaite de ces deux partitions; mais ceux qui les exécutaient n'avaient pas la prétention de se faire entendre en public; ils jouaient pour eux, pour leur propre satisfaction; et qui oserait dire qu'ils avaient tort de prendre un plaisir aussi innocent? Deux amis se réunissaient en hiver, au coin d'un bon feu et, armés chacun d'une flûte, exécutaient consciencieusement le dernier opéra du maître en renom. Y a-t-il plus de ridicule dans leur action que dans l'opinion qui les a contraints à renoncer à la pratique de leur petit talent?

Beaucoup de personnes nient que la musique de flûte ou de guitare soit de la musique. Il n'y aurait donc, suivant elles, aucun inconvénient dans la suppression de tous les arrangements faits pour ces instruments. En diront-elles autant du quatuor d'instruments à cordes, qui tend aussi à disparaître? Les admirables compositions de Haydn, de Mozart et de Beethoven; les œuvres plus faciles de Pleyel, ont fait les délices d'une foule d'amateurs, qui se passionnaient pour le quatuor et le quintette, comme on se passionne pour la symphonie et pour l'opéra. Il reste encore quelques appréciateurs de cette musique si bien faite pour les émotions intimes; mais le nombre en diminue sensiblement. Qui sait si Baillot, le grand, l'incomparable artiste, trouverait aujourd'hui un auditoire? Que de jouissances cependant pour les quatre exécutants d'un quatuor, fussent-ils des moins habiles! Quel complet détachement des choses de ce monde, et comme ils vivaient exclusivement pour l'art, pendant qu'ils accomplissaient leur œuvre! Aujourd'hui qu'on n'admet d'autre musique instrumentale que la musique d'orchestre, et d'un orchestre où l'on compte les exécutants par centaines, il n'y a plus d'amateurs de ce genre modeste. On a beau n'étudier que pour soi, et ne pas ambitionner les suffrages d'un auditoire, on ne veut pas sacrifier son temps pour une chose que le plus grand nombre traite avec indifférence et dédain.

Combien de ridicule n'a-t-on pas jeté sur les concerts d'amateurs? Il fut un temps où les personnes sans grand talent, à la

© Biblioteca Nacional de España

vérité, mais sans prétentions, s'associaient pour faire de la musique en présence d'une assemblée indulgente. Celui qui avait de la voix chantait une romance ou un air d'opéra-comique; s'il se trouvait plusieurs amateurs doués d'organes plus ou moins justes, plus ou moins sonores, on s'élevait jusqu'à des morceaux d'ensemble. Le violon, la flûte et la guitare elle-même étaient admis à jouer leur rôle dans ces réunions intimes. Tout cela n'était peut-être pas très bon, mais les exécutants s'en amusaient fort, et les auditeurs, auxquels on n'avait pas encore dit et redit que de pareille musique n'était pas supportable, écoutaient avec complaisance. Ceux qui ont pris part, dans leur jeunesse, à des concerts d'amateurs, n'ont pas oublié le plaisir des nombreuses répétitions qui les précédaient et les émotions du grand jour où, devant un public ami, ils déployaient à l'envi leur petit mérite.

On a dit aux amateurs qu'ils affichaient une prétention absurde, et qu'ils devaient laisser les concerts aux artistes de profession. Ils l'ont fait, parce qu'il faut marcher avec son siècle et en accepter les préjugés en même temps que les idées utiles. Les concerts d'artistes, les concerts payants se sont donc organisés partout, et les amateurs ont porté, sans rancune, leur argent aux bénéficiaires. Cependant une concurrence effrénée a ruiné partout la spéculation des concerts, un instant florissante. Les artistes, ne couvrant plus leurs frais de voyage, ont renoncé à leurs pérégrinations, et les amateurs n'ont plus eu de musique d'aucune sorte.

Il est des amateurs qui, par exception, ont pu échapper au ridicule. Ceux-ci appartiennent à la classe élevée de la société. Comme il est devenu très difficile de se faire remarquer dans un temps où tout le monde est riche ou feint de l'être, et où les distinctions sociales ont perdu de leur prestige, des personnes du grand monde ont imaginé de fixer l'attention par leurs talents dans les arts, et surtout dans la musique, celui de tous les arts qui procure les succès les plus directs et les plus personnels. N'étant pas, comme les artistes, dans l'obligation de partager leur temps entre l'étude qui fait progresser et la pratique qui fait vivre, ils emploient de longs loisirs à se perfectionner dans la musique vocale ou instrumentale. Certes, c'est là un progrès véritable. Cependant il n'en reste pas moins certain qu'en dépit de cette innovation introduite par quelques personnages privilégiés, les amateurs, tels qu'on les concevait autrefois, ont été, ainsi que leurs concerts, supprimés de notre ordre de choses musical.

En musique, tout prend de nos jours des proportions colossales. On fait des opéras qui durent six heures, des symphonies dans lesquelles on mêle aux instruments de grandes masses vocales. Parmi ces choses monumentales, il en est de fort belles, dont le caractère grandiose n'avait pas d'équivalent dans la musique ancienne; mais cette prétention de n'accomplir que des œuvres de géants n'a-t-elle pas son côté ridicule? Si les peintres prenaient la résolution de ne plus travailler qu'à des pages immenses, s'ils ne daignaient prendre leurs pinceaux que pour couvrir de figures gigantesques des murailles entières, serait-ce un progrès pour l'art, et y aurait-il lieu de s'en réjouir? Adieu les spirituelles compositions resserrées dans de petits cadres, les aquarelles, les eaux-fortes qui ornent nos salons et sur lesquelles la vue se repose si agréablement! Donc on peut dire aussi : adieu les tendres romances, les refrains pleins de gaieté, les quatuors féconds en nuances délicates; adieu la musique que nos pères qualifiaient si bien de musique de chambre, la musique intime! Il est consolant de penser que cet adieu ne sera pas éternel. C'est dans les arts surtout que la loi de l'affinité des extrêmes reçoit son application. Quand on reconnaîtra que l'on a été aussi loin qu'il est possible dans la voie que l'on parcourt et qui conduit au dernier terme de l'exagération, on reviendra à la simplicité. Nos enfants verront l'opéra-comique de Grétry faire fureur, et ils ne comprendront pas que leurs pères aient pu prendre plaisir à se laisser rompre la tête par le tapage de la musique actuelle. La chanson de table, les gais refrains et les concerts d'amateurs auront encore de beaux jours. Il serait difficile de dire quand arrivera l'instant de la réaction, mais il arrivera.

On trouvera peut-être que ce qui précède n'est qu'un long, un trop long paradoxe; on dira que celui qui a soutenu de telles opinions n'y croit pas lui-même. Si l'on pensait que j'ai voulu nier le mérite éminent de nos artistes et la haute valeur de leurs travaux, on aurait raison; mais mon intention n'a été que de prétendre, et j'y persiste, qu'il y avait jadis en musique de fort bonnes choses auxquelles on a eu grand tort de renoncer. Il n'y a qu'un progressiste enragé qui puisse ne pas me faire de concession sur ce point.

E. Fétis.

COUP D'OEIL MUSICAL

SUR

LES CONCERTS DE LA SAISON.

Plusieurs artistes préludent par des matinées ou soirées de musique intime à leurs concerts publics. M. Charles Dancla fait chez lui, les dimanches qui ne sont pas ceux de la Société des concerts, des quatuors remarquables par le choix des auteurs et la manière dont ils sont exécutés. Mademoiselle Clara Loveday a recommencé ses matinées annuelles, qui servent de préface à son grand concert. M. et madame Coche ont pris également, pour les mêmes manifestations préparatoires à une grande et publique exhibition musicale, les premier et troisième mercredis des mois de janvier, de février et de mars. M. Géraldy, le chanteur à la mode, et M. Lacombe, l'excellent pianiste parmi tant de pianistes excellents, posent dans le même but leurs prolégomènes mélodiques et harmoniques, l'un, les vendredis, et l'autre, les samedis. Ce sont ces avant-propos habilement calculés qui expliquent la disette de concerts dont nous avons l'air d'être menacés ou favorisés.

Au nombre de ces convocations à des séances d'harmonie intime qui contient et prépare tous les germes d'une explosion de fulmi-coton musical, nous citerons celle qui a réuni quelques uns des organes de la presse musicale chez M. Roger, le premier ténor du théâtre de l'Opéra Comique, à l'effet d'y entendre une série de chœurs sur différents sujets, composés par M. Josse, l'auteur de l'oratorio intitulé : *la Tentation*, exécuté, il y a quelques mois, au théâtre de l'Opéra-Comique. Ces chœurs, au nombre de dix, et de peu d'étendue chacun, sont d'un bon style vocal. Sous les titres : *le Tournoi*, *les Faux Pèlerins*, *les Forbans*, *Marche nocturne*, *la Chasse*, *la Fête au Village*, *Prière à Marie*, *l'Orage*, *les Forgerons* et *les Gardes françaises*, ces divers morceaux ont du caractère, et ils expriment bien le sens des paroles, sauf quelques exceptions, telles, par exemple, que la *Marche nocturne*, dans laquelle il est dit par les ténors sur une mélodie douce et gracieuse :

Parcourons le jardin
Un poignard à la main.

Quelques uns de ces chœurs sont accompagnés par des instruments de cuivre, dont on voit que l'auteur sait tirer un bon parti, notamment dans *la Chasse*, dont la ritournelle a quelque chose de neuf, d'original. *Les Faux Pèlerins* sont délicieux de forme; *les Forbans* manquent par l'énergie de la mélodie et surtout par quelques unes de ces *imitations* qui font valoir les masses harmoniques des voix trop plaquées en accords pleins. Les modulations de la *Prière* sont distinguées et aussi neuves que possible en fait de modulation.

L'Orage est un lieu commun musical assez fade, qui vous fait aspirer à entendre pour la centième fois les sublimes orages de

© Biblioteca Nacional de España

la *Pastorale* de Beethoven ou de l'ouverture de *Guillaume-Tell*. *Les Forgerons* sont d'une franchise mélodique et d'un rhythme excellent, et *les Gardes françaises* plairont aux amateurs des chansonnettes *con cori*, qui feraient, écrites ainsi, une heureuse diversion à ces chansonnettes mêlées de calembourgs en soliloques ou monologues à l'usage des épiciers. Roger a délicieusement dit cette charmante chanson militaire, accompagnée, au reste, d'une façon pittoresque.

— M. Van Nuffel, l'habile professeur de piano, a donné dans ses salons de la rue de Monsigny une fort jolie soirée musicale dans le but de produire ses élèves, jeunes et jolies demoiselles, qui marchent dans la bonne voie de la musique d'ensemble, et y font de rapides progrès. Mademoiselle Bourgogne a chanté dans cette séance en artiste qui sait donner à la mélodie et aux paroles toute leur expression sans manière et sans exagération.

— Mademoiselle Laure Janicot, élève d'une foule de professeurs, parmi lesquels on peut citer, à ce que nous croyons, Duprez et Bordogni, a chanté dans une soirée, chez madame la comtesse de Lucotte, et s'y est fait justement applaudir dans un air italien du *Roberto Devereux*, de Donizetti, et dans la jolie ballade d'Odette du *Charles IV* de M. Halévy. Cette jeune et intéressante cantatrice tiendrait certainement bien sa place sur l'une de nos scènes lyriques.

— Une séance de bonne musique de concert a eu lieu, lundi passé, chez M. Pape. Le but de cette soirée était de faire connaître M. Théodore Pixis, violoniste de quinze ans, jeune virtuose plein d'avenir, qui se produit sous les auspices de son oncle, l'excellent pianiste-compositeur du même nom. Un morceau pour deux pianos à huit octaves et à huit mains, fait sur *les Huguenots*, et dit par MM. Hallé, Goldschmidt, Cavallo et Osborne, a fait plaisir par la manière originale et dramatique dont il est composé et l'exécution des quatre virtuoses. Un air tyrolien ou viennois, dialogué et varié pour la voix et le violoncelle, a été dit avec beaucoup de charme par une demoiselle amateur, qui a chanté aussi l'*Inquiétude*, de Schubert, avec une expression bien sentie. Sa sœur, également amateur, a dit l'air de *la Niobé* en cantatrice à qui Rubini semblerait avoir confié son trille audacieux dans cette fameuse cavatine. Le héros de la soirée, le jeune Pixis, a exécuté une fantaisie de sa composition, dans laquelle on a vivement applaudi des mélodies naturelles et distinguées et surtout une variation en accords mêlés de sons harmoniques du plus piquant effet. Il a fait apprécier ensuite son aplomb de bon musicien dans le joli duo de piano et violon sur *Guillaume-Tell* par Osborne, et l'imitation des excentricités artistiques de Paganini, d'Ernst et de Sivori, dans les variations de cette folie d'un comique fantasque, que l'on nomme *le Carnaval de Venise;* et à cette mélodie ont succédé les harmonies pittoresques de l'ouverture du *Carnaval de Rome*, par M. Berlioz, arrangée à quatre mains par M. Pixis, qui a su en conserver et en faire saillir la verve et l'originalité; et puis M. Goldschmidt, le pianiste net et brillant, a dit une fantaisie de sa composition, qui lui a valu de nombreux et justes applaudissements.

HENRI BLANCHARD.

UNE NOUVEAUTÉ A DIJON.

Nous avons à signaler un fait digne d'intérêt, qui comptera certainement dans l'histoire de l'Opéra en province. Comme Lyon, comme Marseille, comme Rouen, Dijon vient de prendre à son tour l'initiative en risquant une tentative lyrique. Monter un drame musical, dont le public parisien n'a pas eu la primeur, c'est un événement assez rare dans les départements. La direction du théâtre de Dijon n'a pas eu à regretter les suites de sa hardiesse, et nous l'en félicitons d'autant plus vivement que nos principes ont toujours été favorables aux essais de ce genre. Ce nouveau succès, dont Paris n'a pas fait les honneurs, vient à l'appui de nos opinions.

Une quarantaine au Brésil, tel est le titre de l'opéra-comique en trois actes, représenté le jeudi 31 décembre, par la troupe de Dijon. L'accueil flatteur que l'ouvrage a reçu ne nous a nullement surpris. Il y a peu de temps que le hasard en a fait passer sous nos yeux la partition manuscrite; nous l'avons lue d'un bout à l'autre. Donc, il nous est possible d'affirmer que le parterre de Dijon, en applaudissant cette production tout indigène, n'est pas sorti des bornes de la stricte justice pour sacrifier à l'enivrement d'une petite vanité nationale.

Il y a véritablement dans *Une quarantaine au Brésil* tout ce qui constitue un ouvrage de mérite. La mélodie est en général expressive et distinguée, gracieuse et convenablement déclamée. Les combinaisons harmoniques n'affectent ni étrangeté ni prétentions altières; ceci prouve déjà chez l'auteur une juste appréciation du sentiment dramatique. Une comédie lyrique ne peut, ne doit pas aspirer aux plus hautes spéculations de la science. L'instrumentation nous a paru légère et dégagée, suffisante pour traduire la pensée musicale. Le rédacteur du *Courrier de la Côte-d'Or*, qui a entendu l'opéra, constate la réalité de ce mérite, dont l'audition seule peut donner une idée exacte.

Les morceaux qu'on a particulièrement applaudis sont une romance, un nocturne, deux duos, et surtout un chœur de prisonniers fort original. Les acteurs ont déployé, dit-on, un zèle qu'on ne trouve pas toujours à un si haut degré dans toutes les capitales. MM. Henri et Saint-Aubin, mesdames Gérard et Neveu ont recueilli une part légitime des bravos prodigués aux auteurs du poëme et de la musique.

Or ces auteurs (car il est bien temps que nous les nommions) s'incarnent dans un seul et même individu, dans la personne de M. Pâris, homme de talent, esprit ingénieux, à qui il n'a manqué, pour courir une brillante carrière, qu'un peu de patience et d'audace. Le mérite de M. Pâris date déjà de loin, puisqu'il a le droit de s'intituler élève de Méhul. Il nous semble même, si notre mémoire ne nous égare pas, que le laurier académique du grand prix a couronné le front de M. Pâris. Mais en ce temps-là, comme aujourd'hui, les lauréats n'en arrivaient pas plus vite en prenant le chemin de Rome. Voilà pourquoi nous retrouvons s'essayant encore à la publicité lyrique un artiste qu'un régime mieux entendu et plus protecteur eût mené loin, sans doute, il y a plus de vingt ans. Du reste, ce succès est une éclatante protestation que les autres théâtres de province comprendront sans doute. Quoique baptisée ailleurs qu'à Paris, *Une Quarantaine au Brésil* pourrait bien faire son tour de France avec bonheur et réussite. Pourquoi non?

MAURICE BOURGES.

ALBUMS DE 1847.

Mme LEMOINE (Loïsa Puget) & M. ARNAUD. — MM. MANERA, GOUFFÉ, Mmes MANERA & VICTORIA ARAGO.

Le coup de bourse musical a été frappé : les albums ont donné sur toute la ligne, et maintenant on va les dépecer, les réduire à l'état de romances, de chansonnettes détachées, plus ou moins ornées de leurs lithographies. Bien que les auteurs et les éditeurs de ces luxueux et charmants recueils se soient bercés de l'espoir que ces *keepsakes* si brillants d'or, de reliures et d'élégantes arabesques obtiendraient un succès de vogue, ils doivent se tenir heureux et contents, si une ou deux étincelles musicales de chacun de ces albums brillent encore après les premiers jours de l'an et survivent à 1847.

Il ne faut pas croire qu'une romance à sujet original et décent, à paroles poétiques et naturelles, à mélodie neuve et facile,

© Biblioteca Nacional de España

ornée et non gênée d'une harmonie correcte et distinguée, soit une œuvre que l'on entende souvent dans les salons. Plus le cadre est restreint, plus il est difficile à bien remplir. Moins l'idée a d'ampleur, plus elle a l'haleine courte et plus elle se fatigue vite. Le romancier littérateur qui a de l'imagination et qui est doué d'un esprit observateur comme M. Eugène Sue, met toute la société en scène ; mais le romancier poëte ou musicien, n'ayant à exprimer qu'un sentiment, a bientôt parcouru le cercle étroit qu'il s'est tracé. On peut fort bien dire en prose ce qu'ont dit nos poëtes : *hélas! que j'en ai vu mourir de chansonnettes* ! ou bien : *les romances ici-bas ont le pire destin: elles vivent ce que vivent les roses, l'espace d'un matin.* Après tant et de si fraîches inspirations en ce genre, mademoiselle Loïsa Puget a éprouvé le besoin de se reposer et de s'associer à une muse musicale, après s'être mariée à la muse poétique qui lui avait été si fidèle. Donc, madame Lemoine (Loïsa Puget) s'est unie à M. Etienne Arnaud, l'un de nos mélodistes du moment, pour la composition de son album de cette année. Cette lutte à armes courtoises, entre deux compositeurs de sexes différents, est piquante: elle a provoqué l'inspiration de part et d'autre. Si Ton Regard vous donne un souvenir d'une mélodie du *Cheval de bronze*, M. Arnaud vous dédommage bientôt de cette légère réminiscence par un Siècle d'Amour, romance pleine de naïveté. Eglantine est une petite chansonnette toute gracieuse qui doit fort bien aller à la voix pure de mademoiselle Nau, à qui elle est dédiée, et qui est ornée d'une ritournelle en polka qui n'ajoute pas peu à cette piquante mélodie. J'aurais vu avec un égal plaisir que M. Arnaud dispensât ses auditeurs du trait final sur des *ah! ah! ah!* qui est passé de mode, dans sa chansonnette intitulée La Sirène de Sorrente, et que l'auteur de cette bagatelle, M. Lonlay, employât préférablement *crainte* ou *étreinte*, ou tout autre mot d'un semblable son, plutôt que *chante* qui ne rime point avec *Sorrente*, ville d'Italie dont le nom a une prononciation consacrée. Et maintenant que dire de la rentrée de madame Lemoine (Loïsa Puget) dans le riant jardin de la romance? Qu'elle a planté dans ce joli jardin une Fleur de Bruyère qui sera longtemps vivace dans le parterre de la mélodie. C'est naïf, c'est vrai, c'est touchant ; cela fait rêver et presque pleurer ; et l'on aime à dire cette élégie d'une si touchante tristesse ; elle est et sera longtemps comme une fidèle amie du chagrin solitaire : elle fera, si elle ne l'a faite déjà, la fortune de cet album.

Sous le titre de *Simple Album*, nous avons encore un keepsake conjugal publié par M. et madame Manera, dans lequel M. Bouffé, l'excellent contrebassiste, et quelques autres compositeurs ont fait intercaler des romances. Si dans la première de ce recueil, intitulée Souveraine, l'auteur montre que l'harmonie n'est pas pour lui une souveraine dont il respecte religieusement les lois, notamment de la vingt-cinquième à la vingt-sixième mesure, c'est sans doute pour ne pas être gêné dans ses inspirations mélodiques, qui sont franches et bien dans les cordes de la voix. Les amateurs de cette qualité précieuse, pour cette légère musique de salon, en trouveront la preuve dans la gracieuse mélodie intitulée Nicelle, de M. Manera, et dans le vif bolero de la chanson des matelots espagnols, qui commence par ces mots : *Alerte, enfants de Tarragone!* Ces deux étoiles musicales jettent une vive lumière sur la pléiade qui les entoure et garantissent au *Simple Album* un double succès. Celui de madame Victoria Arago a tellement été célébré sur tous les tons, par plusieurs feuilletonistes des grands journaux, que nous devrions peut-être nous livrer au plaisir de la critique sur l'art qui tombe ainsi en quenouille; mais il faudrait pour cela violer les lois de la galanterie française, et nous en sommes incapable. D'ailleurs l'art n'a rien à démêler avec ces fraîches inspirations de mélodies qui viennent plus du cœur que de l'esprit; voilà pourquoi l'on trouve tant d'appréciateurs et de louangeurs de ces étincelles musicales destinées à la vogue d'un moment. Nous dirons donc, en variant autant que possible le madrigal obligé, que l'Émir de Bengador transporte l'auditeur dans le royaume fantastique des Péris; que le serin Bibi est charmant, malgré ses *ah! ah!* tyroliens; qu'il y a une franchise vigoureuse dans le Chant des Braconniers, aussi singulièrement qu'incorrectement versifié ; que La Porteuse d'eau, L'Hirondelle, sont trois jolies petites mélodies; que Le Ralliement, La Cloche et le Tambour sont des chants pittoresques; et qu'enfin La Fiancée de l'Adriatique, avec Pierre et Jeannette, *duettino*, termine on ne peut mieux ce joli recueil.

Henri Blanchard.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE.

Nous avons pensé qu'il serait bon et utile de créer pour la musique l'équivalent de ce que la littérature possède depuis longtemps dans le *Journal de la librairie*.

En conséquence, nous avons pris nos mesures pour que la *Revue et Gazette musicale* offrît dorénavant un bulletin bibliographique de toutes les publications nouvelles relatives à sa spécialité.

Ce bulletin, qui contiendra l'indication du genre de chaque œuvre et l'appréciation sommaire de sa valeur, ne nous dispensera pas des analyses et critiques plus étendues que nous sommes dans l'habitude de donner.

Pour le présent, il tiendra nos lecteurs parfaitement au courant du mouvement musical; pour l'avenir, l'histoire de l'art y puisera des renseignements précieux.

PIANO.

C.-V. Alkan. *Marche funèbre.* Op. 26. Prix : 7 fr. 50 c. — Paris, Brandus et Cie.

— *Marche triomphale.* Op. 27. Prix : 7 fr. 50 c. — *Id.*

Ces deux morceaux, riches d'expression pittoresque, quoique d'un caractère bien différent, se recommandent par la distinction des idées et la hardiesse de la facture. Au premier, les couleurs sombres et lugubres, les accents douloureusement solennels. Au second, l'éclat d'une sonorité radieuse, les brillantes allures d'un rhythme fier et victorieux. Si l'un, par son attitude chevaleresque, semble appelé à conquérir le succès dans la grande arène du concert, l'autre est destiné aux impressions plus paisibles, mais aussi pénétrantes, de l'exécution intime. D'ailleurs, point de difficultés mécaniques extraordinaires dans ces deux compositions, qui s'adressent plutôt à l'intelligence qu'à la dextérité du pianiste. Il y a là de l'effet sûr et de bon aloi, sans grande fatigue.

F. Chopin. *Deux Nocturnes.* Op. 62. Prix : 7 fr. 50 c. — Paris, Brandus et Cie.

Entre tous les compositeurs modernes, qui ont écrit pour le piano avec une incontestable supériorité de talent, il n'en est pas de plus fidèle à son individualité que Chopin. Tout ce qui jaillit de sa plume porte l'empreinte d'une originalité constante, et s'acquiert ainsi la haute estime dont jouit son style dans les rangs d'un public d'élite. La forme élégiaque est celle que l'auteur semble rechercher avec le plus de complaisance et de bonheur. Le *nocturne* particulièrement lui doit une impulsion, une vie nouvelle. Ces deux dernières pages, que l'auteur vient d'ajouter à sa collection, sont dignes en tout de leurs aînées. Toutes deux d'un mouvement lent, toutes deux d'une teinte mélancolique, exhalent de mystérieux parfums de poésie. Ici encore, il faut une exécution fine, délicate, d'une exquise sensibilité. Ces mélodies fiévreuses, cette harmonie inquiète, réclament un toucher sympathique, une âme au bout des doigts.

A. Goria. *Fantaisie élégante sur* Sultana. Op. 24. Prix : 7 fr. 50 c. — Paris, Brandus et Cie.

Voici un morceau qui ne ment pas d'une syllabe à son titre. L'élégance est en effet une de ses qualités distinctives. Avec cette brillante facilité et cette grâce de bon goût, qui caractérisent sa manière habituelle, aimée du public, l'auteur a tiré un excellent parti de deux motifs principaux de *Sultana*. L'andante du quatuor *Quel regard sévère*, et le rondo-valse *O toi joli démon*, servent de thème à cette fantaisie charmante. L'heureuse alliance de ce mouvement de valse et du cantabile lent et expressif à six-huit lui prête un charme réel de séduction. Le pianiste a montré en tout cela beaucoup d'habileté. Sans prodiguer les difficultés, il fournit aux amateurs de force mixte l'occasion de déployer avec succès un talent remarquable. Les traits qu'il a répandus avec art, dans ce morceau vraiment complet et si bien réussi pour le salon, sont pleins d'éclat et de fraîcheur. Cette fantaisie-là fera sûrement fortune.

© Biblioteca Nacional de España

H. Herz. *Variations sur* Nabucodonosor. Op. 148, n° 1. Prix : 5 fr. — Paris, Schonenberger.

— *Pas des Moissonneurs.* Op. 148, n° 2. Prix : 5 fr. — *Id.*

— *La Chanson normande variée.* Op. 148, n° 3. Prix : 5 fr. — *Id.*

— *Le Pas de la Cerrito.* Op. 148, n° 4. Prix : 5 fr. — *Id.*

— *Le Pâtre d'Appenzell.* Op. 148, n° 5. Prix : 4 fr. — *Id.*

— *Les Bords du Manzanarès.* Op. 148, n° 6. Prix : 5 fr. — *Id.*

Il faut ranger dans la classe des morceaux faciles cette collection composée de six numéros détachés et publiée par l'un des pianistes les plus féconds de l'école moderne.

Chacun connaît depuis longtemps le faire aisé et coulant de H. Herz, et ce style tout semé de vives paillettes qui lui a valu une vogue éclatante. Cette collection nouvelle ne vise pas le moins du monde à rivaliser avec les morceaux à grandes prétentions, auxquels l'auteur a dû sa renommée. Ce sont tout simplement de petites pièces convenablement arrangées pour des mains encore novices que les difficultés ardues épouvanteraient. Le compositeur a fait choix de mélodies attrayantes et presque toutes bien connues. Les passages suffisamment brillants qu'il y attache font valoir à propos la main droite, la moins embarrassée comme on sait, chez les aspirants au grade de licencié-ès-piano ! Les numéros 2, 4, 5 et 6 semblent réaliser le mieux les intentions de l'auteur et mériter l'intérêt du petit peuple, auquel ils sont destinés.

H. Herz. *Variations sur un thème de Caraffa.* Op. 149, n° 1. Prix : 5 fr. — Paris, Schonenberger.

— *Variations sur des thèmes de Mercadante.* Op. 149, n° 2. Prix : 5 fr. — *Id.*

Réunies sous le titre de *Fleurs italiennes*, ces deux compositions agréables appartiennent encore au genre facile. Chaque morceau a du moins le mérite de la brièveté et n'affecte aucune prétention.

Jacques Herz. *La Coquette*, valse brillante. Op. 51. Prix : 6 fr. — Paris, Brandus et Cie.

Après tant de valses faites et bien faites, on conviendra qu'il est difficile de piquer la curiosité et de raviver les désirs de l'oreille rassasiée. Depuis Weber jusqu'à Chopin, la valse *di bravura* a été souvent traitée avec succès. Il y a donc autant de bonheur que de talent à trouver en ce genre quelque chose qui vaille la peine d'être écouté et joué. Ce talent et ce bonheur, l'auteur de *la Coquette* les a eus ; car tout est joli dans ce gracieux morceau en forme de valse. Après une courte introduction, la mélodie tournoyante apparaît, se déploie, étincelle, de plus en plus leste et capricieuse. Elle pétille en mille notes charmantes qui plaisent assez pour les vouloir entendre plusieurs fois. Ceci est le meilleur des éloges.

Jacques Herz. *Fantaisie sur* la Somnambula. Op. 48, n° 1. Prix : 5 fr. — Paris, Schonenberger.

— *Caprice sur* la Somnambula. Op. 48, n° 2. Prix : 5 fr. — *Id.*

— *Fantaisie sur* I Puritani. Op. 148, n° 3. Prix : 5 fr. — *Id.*

Dans ces trois morceaux assez courts, nettement écrits, et généralement faciles, les mélodies aimables de Bellini jouent un grand rôle. C'est pour cela sans nul doute que le pianiste intitule ses fantaisies *les Immortelles*. La dernière, dans laquelle il a enchâssé les motifs délicieux de la polonaise et du quatuor des *Puritains*, est la mieux bâtie et la plus importante.

Jacques Herz. *Fantaisie sur* Nabucodonosor. Op. 49, n° 1. Pr. : 5 fr. — Paris, Schonenberger.

— *Divertissement sur* Gemma di Vergy. Op. 49, n° 2. Prix : 5 fr. — *Id.*

Les périodes italiennes toutes formulées se prêtent avec tant d'aisance aux combinaisons de l'arrangement, qu'il n'est pas surprenant que les compositeurs de musique de piano *courante* puisent à pleines mains dans ce vaste répertoire, dont l'abondance du reste ne fait pas la richesse. En se bornant à deux suites de *Souvenirs italiens*, J. Herz a montré bien de la modération. Toutes deux sont encore de ces petits morceaux de courte haleine et de bonne défaite, que les pensions consomment à l'infini, et que le commerce doit nécessairement encourager en dépit de l'art.

Fr. Hünten. *Le Désir du pays*, variations. Op. 147. Prix : 6 fr. — Paris, Meissonnier et fils.

— *Variations sur le duo de* Belisario. Op. 148. Prix : 6 fr. — *Id.*

Les qualités qui distinguent le faire de l'auteur se retrouvent ici dans toute leur plénitude. Une introduction inspirée du thème, deux ou trois variations fort bien tournées, puis un finale animé, telle est la coupe de moyenne dimension adoptée dans les deux morceaux mentionnés. Le cadre est rempli avec intérêt et talent.

Fr. Hünten. *Variations brillantes sur un duo de* Sultana. Op. 151. Prix : 6 fr. — Paris, Braudus et Cie.

La forme signalée à propos des morceaux précédents du même auteur persiste dans celui-ci, mais avec plus d'art encore et d'habileté. On voit tout de suite que cette composition a été écrite très soigneusement. L'introduction est charmante. Les deux variations, extrêmement brillantes, et le finale vif et piquant, font un ensemble des mieux entendus. Cet ouvrage, destiné aux exécutants d'une *demi-force*, est appelé au succès et vaudra des applaudissements à ses interprètes. On gagerait à coup sûr.

F. Lecouppey. *Deux Ballades.* Op. 8. Prix : 6 fr. — Paris, Meissonnier et fils.

De tous les pianistes-compositeurs originaux, Chopin est certainement le plus difficile à imiter. C'est celui cependant dont la manière a été le plus fidèlement saisie par l'auteur de ces ballades. Soit à son insu, soit avec intention, il reproduit, en reflets moins colorés pourtant, le style de Chopin. Néanmoins, il faut convenir que cette imitation, qui après tout n'est pas du plagiat (n'allons pas confondre) a aussi son charme propre et son mérite. La mélodie n'y manque point d'expression poétique, surtout dans la première ballade ; la seconde vise trop à l'affectation : on les jouera cependant avec plaisir.

Peter Schubert. *Mosaïque de* Sultana. Prix : 7 fr. 30 c. — Paris, Brandus et Cie.

Les morceaux faciles et consacrés aux commençants ont certainement leur prix et leur valeur. C'est une utilité que personne ne conteste, surtout lorsqu'ils remplissent leur but, qui est de plaire en enseignant. La *Mosaïque de Sultana* se recommande d'elle-même à ce double titre. Elle renferme les principaux morceaux de cet opéra, particulièrement la polka, la valse, le quatuor, les deux duos. Les mélodies les plus saillantes y sont mises avec simplicité à la portée des élèves. Les ouvrages élémentaires, écrits avec ce soin et cet intérêt, valent bien une attention spéciale.

J. Schulhoff. *Caprice sur des airs bohémiens.* Op. 10. Prix : 9 fr. — Paris, Meissonnier et fils.

Si ces airs sont véritablement nationaux, avouons qu'ils font honneur à la muse des *Zingari*, et plus encore à l'imagination mélodique du pianiste, s'il en est lui-même l'auteur. C'est un grand point que d'avoir d'heureux motifs pour une fantaisie, le travail est fait à moitié ; le compositeur a pleinement réussi dans le reste. Certes, ce morceau doit être compté au rang des pages difficiles ; mais du moins il produit de l'effet. C'est une véritable pièce de concert qui doit payer par le succès les peines qu'elle coûte à l'exécutant.

Ed. Wolff. *Scherzo appassionato.* Op. 132. Prix : 9 fr. — Paris, Brandus et Cie.

— *Caprice poétique.* Op. 133. Prix : 9 fr. — *Id.*

Voici deux morceaux remarquables, d'abord par l'élégante facilité qui caractérise la manière de Wolff, puis par la valeur positive de chacun d'eux. Le *scherzo* en *si* mineur est impétueux, chaud, mouvementé. On y trouve des traits d'une légèreté entraînante. Ainsi que le scherzo, le *Caprice poétique* en *si* majeur est aussi à trois temps, de longue haleine et d'une allure rapide. Nous signalerons au milieu une gracieuse mélodie intitulée *Idylle*. Pour ces deux morceaux d'ailleurs, il faut une exécution déjà avancée, à la fois habile et intelligente.

Ed. Wolff. *Trois Nocturnes.* Op. 134. Prix : 7 fr. 50 c. — Paris, Brandus et Cie.

Œuvre de fantaisie d'une nuance mélancolique. Le premier nocturne est une sorte de petite scène entremêlée de récitatif. Les deux autres sont d'un chant agréable.

Ed. Wolff. *Impromptu.* Op. 135. Prix : 5 fr. — Paris, Brandus et Cie.

— *Trois Chansons polonaises sans paroles.* Op. 136. Prix : 7 fr. 50 c. — *Id.*

Ce sont là des pensées musicales détachées qui peuvent se jouer sans prétention, soit qu'elles s'exhalent dans l'ombre de l'intimité, soit qu'elles affrontent le grand jour du salon ; partout elles seront accueillies avec plaisir. Les *Chansons polonaises* méritent l'épithète d'originales, puisqu'elles ne sont autre chose qu'une transcription. La seconde, en *si* mineur, et la troisième en *sol* majeur, ont une apparence de mazurka qui ne les rend que plus intéressantes. C'est du reste un cachet tout national ; la couleur locale a toujours son prix.

B.

© Biblioteca Nacional de España

Correspondance particulière.

Marseille, 1er janvier.

Après bien des incertitudes et des tergiversations, notre grand théâtre vient de fixer son choix sur un premier ténor, et c'est Godinho qui est en possession maintenant de l'emploi des Nourrit et des Duprez.

L'absence, qui opère parfois de si grands changements dans l'économie vocale d'un chanteur, n'a rien enlevé au larynx de Godinho; mais en revanche celui-ci n'a rien gagné du côté de l'ampleur du son : c'est toujours la même voix un peu grêle, un peu criarde, qui rend bien les rôles du répertoire lyrique sous le rapport de l'étendue, mais dont le caractère et le volume se prêtent mal aux grands effets de style. Malgré ces défauts, notre premier ténor a été bien accueilli à Marseille, et tout porte à croire qu'il y finira la saison.

Mademoiselle Julienne a remplacé mademoiselle Méquillet, à qui les Nîmois décernent aujourd'hui les plus brillantes ovations.

Alizard est toujours l'artiste aimé, l'enfant chéri de nos *dilettanti*. A côté de lui Laurent Quilleveré chante les barytons avec beaucoup de succès. Nous croyons même que c'est le chanteur qui réunit en province les meilleures qualités de l'emploi de Barroilhet. Il est fâcheux que cet artiste n'ait pu se montrer jusqu'ici dans Lusignan et Charles VI, où il est dit-on, fort remarquable, mais on parle de l'arrivée de mademoiselle Begrez, qui l'année dernière jouait Odette et la Reine de Chypre, et avec elle l'administration pourra peut-être varier un peu son répertoire, devenu aujourd'hui un des plus monotones et des plus soporifiques des quatre-vingt-six départements.

Pour utiliser les talents plus ou moins sympathiques de MM. Anthiome, Bellecourt, mesdames Rouvroy et Octave, l'administration avait promis *les Mousquetaires de la Reine*, et *l'Ame en peine*, sans préjudice des *Martyrs;* mais après mûres réflexions, elle est revenue à ses douces habitudes de *statu quo* et de *far niente*. Il est vrai que les opéras que nous venons de citer vont être remplacés au premier jour par *La Biche au Bois* des frères Cogniard. Et voilà où en est réduit l'art sérieux sur le premier théâtre de Marseille, ce théâtre à qui la ville accorde chaque année une subvention de 120,000 francs.

Le concert au bénéfice des inondés de la Loire, donné dans la salle Boisselot, par nos amateurs, a été magnifique. La recette s'est élevée, dit-on, à 10,000 francs.

NOUVELLES.

*** Aujourd'hui dimanche, à l'Opéra, *Robert-le-Diable*. — Demain lundi, *Robert Bruce*.

*** L'état de la question concernant le privilége de l'Opéra est toujours le même. La commission des théâtres a tenu séance hier samedi, et doit bientôt faire son rapport au ministre.

*** Mercredi de nier. *Robert Bruce* n'a pas été joué à cause du bal de la cour. On a représenté *Lucie de Lammermoor*, et Duprez a produit dans le rôle d'Edgard son effet ordinaire. Le public l'a rappelé deux fois après le second et le troisième acte. Barroilhet et mademoiselle Nau se sont distingués aussi dans cette soirée.

*** Bordas, le nouveau ténor, doit bientôt débuter par le rôle de Gérard, de *la Reine de Chypre*.

*** Laget, le jeune chanteur, qui possède une belle voix de basse-taille, et dont les débuts avaient été arrêtés par une indisposition grave, est maintenant en état de les reprendre bientôt.

*** On annonce que le ballet intitulé *la Taïtienne*, musique de Casimir Gide, sera représenté dans la seconde quinzaine du mois prochain.

*** Levasseur est arrivé avant-hier soir à Paris. Après avoir chanté à Anvers dans *les Huguenots* et à Bruges, au bénéfice du frère d'Adolphe Nourrit, dans un grand concert qui avait réuni la plus noble et la plus élégante société de la ville, le célèbre artiste est venu à Bruxelles donner plusieurs représentations. *Les Huguenots* et *Robert-le-Diable* lui ont fourni l'occasion d'un succès triomphal. Dans *le Philtre*, il a provoqué le fou-rire. Ce soir, il fera sa rentrée à Paris en chantant, dans notre concert, au profit de nos abonnés.

*** On a parlé de l'engagement de Jenny Lind au Théâtre-Italien de Paris pour le mois de mars de cette année; mais il paraît probable qu'à cette époque la célèbre cantatrice ne se trouvera pas encore libre de ses engagements antérieurs, et qu'elle ne fera que traverser notre ville en se rendant d'Allemagne en Angleterre.

*** On a parlé aussi de l'intention manifestée par M. Vatel de céder sa direction, mais cette nouvelle ne s'est pas confirmée jusqu'à présent.

*** Le théâtre de l'Opéra-Comique a mis à l'étude un ouvrage en un acte, dont la musique est de M. Alkan. Ensuite viendra un autre ouvrage de même dimension, dont la musique est de M. Offenbach.

*** La première séance de la Société des concerts aura lieu ce matin, au Conservatoire, sous la direction de M. Habeneck.

*** Le *Struensée* de Meyerbeer doit être représenté sur le *Théâtre historique* fondé par M. Alexandre Dumas, et dont l'ouverture, retardée par le seul fait des architectes, aura lieu sous peu de jours.

*** Meyerbeer se propose, dit-on, de venir à Paris après le séjour qu'il doit faire à Londres, et présider lui-même à la mise en scène de cet ouvrage.

*** Nous apprenons que la classe des Beaux-Arts de l'Académie royale des sciences, des lettres et des arts de Belgique, a nommé, dans sa séance du 8 janvier, M. Edouard Fétis, notre collaborateur, membre effectif pour la section des lettres dans leur rapport avec les arts. Dans la même séance, MM. Halévy, Spohr et Lachner ont été nommés par la même Académie, au nombre de ses associés étrangers.

*** M. Panofka a quitté Paris, hier samedi, pour se rendre à Londres, et prendre immédiatement possession de ses fonctions nouvelles. Il compte rentrer en France au mois de septembre prochain.

*** Le frère de notre célèbre pianiste Rosenhain donne à Francfort une série de séances de musique de chambre et d'ensemble. Il est à regretter que le frère aîné ne suive pas un si bon exemple en se faisant entendre plus souvent.

*** L'auteur de *l'Ame en peine*, M. de Flotow, s'est rendu à Vienne pour y monter un ouvrage de sa composition.

*** Monsieur Henry Esser, directeur de la Société de chant de Mayence, vient d'être nommé maître de chapelle du théâtre impérial et royal de la Porte-de-Carinthie (Kartnner-Thor), à Vienne. M. Esser est l'auteur des opéras *Riquiqui, les Deux princes*, qui ont obtenu et obtiennent un beau succès en Allemagne.

*** Un grand et beau concert sera donné mardi prochain, 19 janvier, sur le théâtre de Versailles par la Société philharmonique de cette ville, et avec le concours d'environ cent artistes des plus distingués de la capitale, au profit de l'Association des artistes-musiciens. Duprez s'est mis généreusement à la tête de la phalange parisienne, dans laquelle on remarque notre excellent violoniste Alard, mesdemoiselles Domeron et Couriol, M. Balanqué, du Conservatoire. Le programme se compose : 1° de *la Création*, d'Haydn (première partie). Les soli seront chantés par MM. Duprez, Balanqué, et mademoiselle Domeron ; 2° de l'ouverture d'*Oberon*, de Weber ; 3° de l'air de *Guido*, d'Halévy, chanté par mademoiselle Couriol; 4 d'un solo de violon, composé et exécuté par Alard : 5° du chœur de *Judas Machabée*, de Handel. L'orchestre, dans lequel se trouveront nos meilleurs instrumentistes, sera conduit par M. Hornille.

*** Les jeunes sœurs Dannhauser, toutes deux cantatrices, toutes deux élèves de madame Damoreau, et dont le talent fait concevoir beaucoup d'espérances, donneront dimanche prochain un concert dans la salle de M. Pleyel.

*** Mercredi prochain, 20 janvier, à trois heures d'après-midi, aura lieu dans la salle de Herz un excellent concert inspiré, comme tant d'autres, par une pensée de charité. Un digne curé avait fondé une salle d'asile pour les enfants pauvres de sa paroisse; ses ressources personnelles ne suffisant pas cette année, il a eu l'idée de s'adresser à des artistes distingués, et aussitôt mesdames Calinka de Dietz, pianiste de la reine, de Rupplin et Koska, MM. L. Lacombe, Armingaud, Félix Godefroid, Taglialico, Levassor et Ver der Hagedeu lui assurent le concours de leur talent. Grâce aux soins de M. Louis Lacombe, le concert est organisé : on peut se procurer des billets chez les principaux marchands de musique.

*** Le second concert de la Société philharmonique a eu lieu dimanche dans la salle Montesquieu. Comme chanteurs et cantatrices, on a beaucoup applaudi MM. Gosoro et Joliet, mesdemoiselles Bourelly et Cico; comme instrumentistes, MM. Aumont, Garimond et mademoiselle Mengal. L'orchestre a été, comme toujours, fort bien conduit par M. Loiseau.

*** Au bal de la cour, donné mercredi dernier, l'orchestre, placé dans la galerie Louis-Philippe et conduit par M. Bandouin, a exécuté de charmants quad illes, entre autres celui des *Mousquetaires de la reine* et la nouvelle polka dédiée à madame la duchesse de Montpensier.

*** Madame Cerrito Saint-Léon est à Berlin avec son mari, qui dirige les répétions d'un ballet à grand spectacle ayant pour titre : *Esmeralda*.

*** Le produit du bal donné à Berlin en faveur des victimes des inondations de la Loire, par la Société française *l'Harmonie*, a été envoyé à Paris. Nous sommes heureux d'avoir à ajouter à cette occasion que Sa majesté le roi de Prusse, dans son auguste et royale sollicitude pour de si grandes infortunes, a daigné faire remettre 50 louis au président de la Société. Sa Majesté la reine et Son Altesse royale la princesse de Prusse, jalouses de s'associer à cet acte de la munificence royale, ont également fait transmettre chacune une riche offrande pour cette charitable destination.

*** Le collége Stanislas a donné, le 25 du mois dernier, son deuxième concert trimestriel. Les nombreux auditeurs ont applaudi vivement plusieurs morceaux composés par M. Lee, professeur, ainsi que par M. Félix Clément, maître de chapelle et professeur de chant, attachés au Collége.

*** Nous avons reçu le premier numéro d'un journal musical paraissant à Berlin, et dont la publication semble devoir offrir de l'intérêt.

*** M. Crosnier, père de l'ex-directeur de l'Opéra-Comique, est mort cette semaine à l'âge de quatre-vingt-six ans. Ses obsèques se sont célébrées à Saint-

© Biblioteca Nacional de España

Roch en présence d'une foule composée en grande partie d'artistes et d'employés de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

Chronique départementale.

*** *Toulouse.* — Le jour de Noël était autrefois exclusivement consacré au culte religieux ; cette année ce jour a été un jour de fête pour les amateurs de l'art lyrique. Depuis quelque temps, la direction faisait espérer la reprise de la *Reine de Chypre*, et chacun se plaisait à répéter que M. Marié et madame Julian y seraient excellents. A peine les portes se sont-elles ouvertes que la salle a été comble. Tout a marché d'une manière irréprochable : l'orchestre, les chœurs, les artistes et la mise en scène sont dignes d'éloges, M. Marié en tête, car c'est lui qui a électrisé la salle par un jeu dramatique des plus expressifs, par son chant méthodique et sa belle voix. Madame Julian Vangelder a pris une grande part à cette belle ovation.

*** *Amiens*, 8 *Janvier.* — *Les Mousquetaires de la Reine* viennent d'être joués ici pour la première fois, avec un succès d'enthousiasme.

*** *Nantes.* — Les journaux de cette ville rendent compte du sixième concert donné au Conservatoire de musique et exécuté par les élèves de cette école devant un nombreux public. Rappelons d'abord à nos lecteurs que pour stimuler le zèle des professeurs et des élèves, les statuts de cette institution prescrivent un concert public tous les six mois; chacun ainsi est nécessairement jugé selon ses œuvres. Ce système, qui entretient une si vive émulation dans les études, est dû à M. Bressler, fondateur, et aujourd'hui directeur de cet établissement. Aujourd'hui les feuilles de Nantes constatent les progrès que fait la musique dans leur cité, et l'influence salutaire que son étude produit sur les mœurs de la classe ouvrière. Le cours gratuit est fréquenté par plus de soixante-dix jeunes gens qui, dans cette dernière solennité, ont exécuté des chœurs avec un entrain, une précision et un ensemble tout-à-fait satisfaisants. Nous applaudissons vivement aux efforts de M. Bressler, dont il a reçu la récompense dans l'honorable distinction accordée par M. le ministre de l'intérieur à l'institution fondée par ses soins.

Chronique étrangère.

*** *Vienne*, 3 *janvier.* — La présence de Meyerbeer en cette ville a été célébrée le 29 décembre dernier par une réunion des artistes les plus distingués, poëtes, peintres, musiciens. A son entrée dans la salle, richement décorée et brillante de lumières, l'illustre compositeur fut salué par de bruyantes acclamations. On lui remit un album couvert de velours et d'or, enrichi par chacune des personnes d'une composition quelconque, poésie, musique ou dessin. La fête commença par une pièce de vers de Frédéric Kaiser, arrangée par Proch pour être déclamée avec accompagnement de musique. Au moment convenu, on découvrit le buste du grand artiste, exécuté supérieurement et portant comme emblème une lyre ornée de laurier. Pendant le souper, après un toast de Dessauer, la musique et la poésie échangèrent constamment leurs démonstrations. Le *Moine* de Meyerbeer fut chanté par Draxler. Enfin l'assemblée prit à l'unanimité la résolution de faire frapper une médaille en l'honneur du héros de la fête, dont l'émotion se traduisit dans les termes les plus simples et les plus touchants.

*** *Anvers*, 31 *décembre.* — Le succès des *Mousquetaires de la Reine* continue à grandir : chaque représentation produit une excellente recette.

*** Le prix marqué des *Exercices harmoniques et mélodiques*, de M. F. Moncouteau, est de 12 francs, et non de 25, comme nous l'avons annoncé par erreur dans notre dernier numéro.

*** La vogue est décidément fixée aux spectacles-concerts du boulevard Bonne-Nouvelle. L'habileté du physicien Belmas, les grands exercices de corde par la famille Diania, de Séville : les danses et chansonnettes, le brillant orchestre dirigé par Fessy, complètent une soirée où tout Paris viendra s'amuser à un franc par personne. Le jeudi et le dimanche, spectacles de jour pour les enfants, de deux à cinq heures. Entrée : 50 cent.

Le Directeur gérant, D. D'HANNEUCOURT.

REVUE
ET
GAZETTE MUSICALE DE PARIS.

On reçoit sur-le-champ, en s'abonnant à ce Journal :

1° *Fleurs des Neiges*, album de chant, orné du portrait de Jenny Lind, dessiné par Vogt.

2° *Album des Pianistes*, orné du portrait de Stephen Heller, dessiné par Maurice de Vaines et lithographié par Vogt.

3° *Portefeuille de deux Cantatrices*, 1 vol. in-8°, par Paul Smith.

4° *Galerie des Compositeurs célèbres*, dessinée par Maurin, et contenant les portraits de MM. Auber, Berlioz, Berton, Donizetti, Halévy, Mendelssohn, Meyerbeer, Onslow, Rossini, Spontini.

En outre, chaque Abonné recevra tous les mois :

1° Un grand morceau de musique ayant une valeur réelle, ce que nous avons jugé préférable à une multitude de petits morceaux sans importance et sans intérêt.

2° Une livraison de *la Musique mise à la portée de tout le monde*, par M. Fétis père. L'auteur ayant complétement retouché et refondu cet excellent ouvrage, qui renferme, sous la forme la plus simple et la plus claire, un résumé de la science musicale dans toutes ses parties et toutes ses branches, nous allons en publier la troisième édition revue, corrigée, augmentée, et à laquelle rien ne sera changé désormais.

La première livraison, composée au moins de trois feuilles, paraîtra dans le courant du mois.

Chaque abonné a droit à un billet de deux places pour tous les concerts donnés par la *Revue et Gazette musicale*.

Le premier concert de cette année aura lieu ce soir dans les salons de M. Pleyel.

PARIS,
10, rue de Valois.
ET
19, rue des Bons-Enfants.

MAISON PAPE.

LONDRES,
75, Cower-Grosvenor-Street.
BRUXELLES,
Chez M. Michelet, au Béguinage.

PIANOS A QUEUE. **Un nouveau modèle de ces pianos vient d'être créé par H. Pape : réduction de format, augmentation de son, simplicité de mécanisme et facilité extrême du toucher, tels sont les principaux avantages que présente le nouvel instrument. On sait que, depuis trente ans, c'est de la maison Pape que sont sortis les perfectionnements les plus importants dans la facture, et que ses pianos carrés à marteaux en dessus, ainsi que ses pianos-consoles, jouissent d'une réputation de supériorité rendue incontestable par la vente de plus de quatre mille de ces instruments.**

Le nouveau piano à queue ne peut tarder à devenir d'un usage aussi général; car la simplicité dans le mécanisme amène évidemment solidité et réduction de prix. L'importance qu'a prise la fabrication de ces trois formats, par suite de leur succès, a engagé M. Pape à cesser la construction des anciens modèles, et à continuer à se défaire de ceux qui lui restent encore à un rabais considérable.

Paris. — Imprimerie de L. Martinet, 30, rue Jacob.

© Biblioteca Nacional de España